 Temps de lecture : 11 min.

Le témoignage de don Giovanni Battista Francesia retrace près de quarante ans de familiarité avec don Bosco, qu'il a connu adolescent à l'Oratoire. On y découvre le climat familial, le rôle maternel de maman Marguerite, les promenades dans le Montferrat comme outil éducatif et apostolique, et la naissance de la Congrégation salésienne avec l'étonnement face à son expansion rapide. Francesia se souvient de la profonde dévotion mariale de don Bosco, d'épisodes de charité pastorale, de conversions significatives et de sa confiance inébranlable en la Providence. Il en résulte le portrait d'un éducateur ardent, toujours tourné vers le salut des âmes, capable de lire dans les cœurs, d'insuffler du courage et de transformer chaque circonstance en occasion de faire le bien.

Parce que pas à pas il a gravi le ciel.

Je suis Giovanni Battista Francesia, âgé de 55 ans, de S. Giorgio Canavese, salésien, Inspecteur de la province piémontaise. Je suis diplômé en belles-lettres.

J'ai connu Don Bosco en 1850 (*Francesia avait 12 ans*). J'étais à Turin depuis quelques jours avec ma famille, lorsque le jour de la Toussaint (*7 novembre*), un de mes cousins m'invita à aller voir Don Bosco. Il me dit : « Viens chez Don Bosco, c'est un bon prêtre, il aime beaucoup les jeunes. Aujourd'hui, c'est la Toussaint et il nous donnera des châtaignes ». J'y suis allé. En entrant dans la cour, j'ai vu un prêtre venir à ma rencontre : c'était Don Bosco. Il a posé sa main sur ma tête, puis m'a parlé à voix basse en me disant : « Serais-tu disposé à me dire deux mots à l'oreille ? ». « Oui, oui », lui ai-je répondu. « Mais sais-tu ce que je veux dire ? ». « Vous voulez dire que je vienne me confesser ». « Bravo, tu as deviné juste ». Je suis resté à l'Oratoire jusqu'à tard dans la soirée, participant au chant des vêpres, au petit mot du soir et à la bénédiction. Ensuite, Don Bosco nous a accompagnés jusqu'à l'extérieur de l'Oratoire, à environ trois cents mètres, où nous avons chanté un cantique, puis chacun est rentré chez soi.

À partir de ce moment, j'ai commencé à fréquenter l'Oratoire du dimanche, et deux ans plus tard, j'ai été accueilli dans la maison en tant qu'étudiant ; par la suite, je suis devenu clerc et prêtre de Don Bosco, comme je le suis actuellement, et c'est ainsi que j'ai joui de la familiarité de Don Bosco pendant trente-huit ans.

« Maman Marguerite, dans ses dernières années, n'en pouvait plus »

Les parents de Don Bosco étaient Francesco et Margherita Occhiena, originaire de Capriglio. Je n'ai connu que la mère, car le père, d'après ce que j'ai entendu dire, était mort alors que Don Bosco n'avait que quelques années… La mère jouissait d'une bonne réputation auprès de tous ceux qui la connaissaient, comme une femme qui s'occupait bien de ses enfants et les élevait chrétiennement. Et vraiment, l'ayant ensuite connue pendant sept ans à l'Oratoire, je trouve que cette réputation n'était nullement exagérée. Elle s'habillait modestement et comme une simple paysanne, s'occupait de toutes les affaires de l'Oratoire, était une mère pour tous, et tous l'appelaient « la maman ». Quand Don Bosco voulait la présenter à un étranger, on voyait qu'elle en souffrait dans son humilité. Je suis d'avis que cette femme si bonne a éprouvé beaucoup de chagrin en se voyant, dans ses dernières années, incapable de s'acquitter de toutes les tâches, en raison du nombre croissant de jeunes. Souvent, elle allait voir Don Bosco et lui disait : « Il y a tant de choses à faire, et je n'en peux plus ». Ce à quoi il répondait : « Soyez tranquille. Ne travaillez pas tant ! Ce que vous ne pouvez pas faire, nous le ferons faire par d'autres ». Dans sa vieillesse, Don Bosco lui fit prodiguer toutes les attentions qu'elle méritait bien.

Les promenades dans le Montferrat (1852-1864)

Quand Don Bosco dut penser aux vacances *(de ses jeunes)* après les fatigues de l'année, il songea à faire des promenades dans le Montferrat, emmenant avec lui une centaine de jeunes avec la fanfare. À première vue, il semblerait que ces marches, qui duraient parfois quinze jours, n'avaient pour but que le soulagement et le divertissement des jeunes. Mais nous voyions comment Don Bosco les orientait en vue du bien pour les gens. Dans les villages où les jeunes s'arrêtaient, ils s'approchaient le matin des sacrements dans l'église paroissiale, chantaient la messe en musique ; le soir, les litanies, la bénédiction du Saint-Sacrement : une

fonction religieuse à laquelle les gens participaient avec un recueillement singulier. Après la fonction, on donnait souvent une représentation théâtrale, dans un lieu où tout le monde pouvait assister.

Avec ces divertissements honnêtes, on empêchait les bals publics et autres spectacles mondains. Le soir, nous étions hébergés dans des séminaires, des presbytères, des maisons de bonnes personnes désignées par le curé local. Certains d'entre nous, les plus âgés, surveillaient la bonne conduite morale.

Lors d'une de ces promenades, il fut décidé de célébrer la fête du Sacré-Cœur de Marie à Vignale *(Alessandria)*. Toute la cérémonie fut confiée à Don Bosco, à ses prêtres et à ses jeunes. L'annonce de la fête attira beaucoup de monde, même des environs, et l'église du village était bondée.

Au moment du sermon, tous étaient suspendus aux lèvres de Don Bosco, mais plus que tout autre le curé. Celui-ci, dès les premiers mots, se planta devant la chaire et n'en perdit plus un mot. Quand Don Bosco raconta le fait de l'institution de l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur de Marie à Paris, le curé se mit à pleurer, et il pleura jusqu'à la fin. Puis il courut à la sacristie, où Don Bosco descendait justement par l'escalier de la chaire. Il se jeta à ses pieds, s'exclamant entre deux sanglots : « Vous n'êtes pas venu pour prêcher aux brebis, mais au pasteur ». Don Bosco voulait le relever, mais il n'y eut pas moyen. Peu à peu, le calme revenu, il entama des conversations intimes avec Don Bosco, et ils convinrent de donner une mission populaire aux gens. Il chargea Don Bosco d'envoyer les prédicateurs, parmi lesquels se trouvait don Giovanni Cagliero, aujourd'hui évêque *(Le fait s'est produit à l'automne 1862).*

La naissance de la Congrégation salésienne

La Congrégation salésienne prit forme de plus en plus dans l'esprit de Don Bosco. (…) En 1862, peut-être en mai, les vœux furent prononcés par lui et par ceux qui étaient inscrits, dont moi-même*. (Ils étaient 22 plus Don Bosco, et c'était le 14 mai).*

Je me souviens qu'alors Don Bosco dit ceci : que nous devions nous considérer comme des soldats de l'Église et du Pape, et qu'avec l'aide de Dieu et la nôtre, cette humble société compterait pas moins de mille membres en l'espace de 25 ou 30 ans, et se répandrait dans de nombreuses parties du monde.

Pour nous qui l'écoutions, il paraissait impossible que cette société, qu'il appelait humble et qui l'était, dût se multiplier à ce point. Aujourd'hui, après 32 ans *(Don Francesia fait ce témoignage en 1894)*, nous voyons la parole de Don Bosco largement accomplie, puisque les inscrits et les profès *(de la Congrégation salésienne)* dépassent mille cinq cents, parmi lesquels plus de quatre cents prêtres.

« Quand Don Bosco bénit ma mère atteinte du choléra »

Il nous disait souvent que tout ce qui avait été fait à l'Oratoire, Dieu avait voulu que cela fût fait par l'intercession de la Sainte Vierge. Dans la dernière conférence qu'il fit aux Salésiens en 1886, lors de la fête de l'Immaculée Conception, il répétait souvent : « Dieu a voulu tout nous donner par les mains de Marie ».

Je me souviens qu'en 1854 *(Francesia avait 16 ans)*, je suis allé le chercher pour qu'il vienne confesser ma mère qui avait été frappée par le choléra. Avant de la voir, en passant devant le Sanctuaire de la Consolata, il me dit : « Si tu me promets que lorsque tu seras prêtre, tu prêcheras la dévotion à la Vierge, et que tu en propageras le culte, ta mère guérira ». Et ma mère non seulement guérit, mais elle vécut encore vingt ans et plus.

La conversion du chevalier Federico Oreglia di S. Stefano

Je me souviens des efforts que fit Don Bosco pour gagner au Seigneur un jeune homme, que je connaissais bien, très adonné aux divertissements du monde. On espérait aussi dans sa famille *(l'oncle de Federico était le cardinal Oreglia)* que la proximité de Don Bosco lui serait bénéfique. On l'exhorta à aller faire les exercices spirituels à S. Ignazio près de Lanzo, car on savait que Don Bosco s'y trouvait. Don Bosco parlait avec ce jeune homme aussi de gymnastique, de musique et de bien d'autres petites choses. Ce comportement aimable commença à lui gagner un peu d'amitié, puis toute sa confiance.

Don Bosco ne lui dit jamais rien d'autre que : « Monsieur le chevalier, sachez que nous avons beaucoup d'affaires à régler… ». « Et quelles seraient-elles ? ». Et Don Bosco : « Vous me le demandez ? Nous avons à traiter de l'affaire de l'âme ! »

Ce langage franc pénétra le cœur de ce jeune homme vaniteux, qui commença à

fréquenter Don Bosco, puis à lui dire : « Je veux me confesser ». Ce jour-là, Don Bosco était tourmenté par un furoncle qui lui donnait de la fièvre, mais il résista et écouta tranquillement la confession du jeune chevalier. Mais au bout d'un moment, il s'évanouit et tomba dans ses bras. Ce fut le coup de grâce. Le croyant mort, il le déposa sur le lit et appela du monde. Tous étaient autour du lit, quand Don Bosco reprit ses esprits, regarda autour de lui et dit : « Qu'est-ce que je fais ici ? » Il se leva et voulut continuer la confession. Tout ce concours de circonstances servit à gagner de plus en plus l'âme de ce jeune homme. Il décida de quitter le monde et se retira dans notre Oratoire. Puis il alla se faire religieux dans la Compagnie de Jésus.

« Ne voyez-vous pas que tout le monde nous quitte ? »

L'œuvre de la Congrégation était à peine commencée, et les difficultés externes surmontées, quand commencèrent les difficultés internes.

Je me souviens qu'une fois, voyant que beaucoup s'éloignaient, je pris la liberté de dire à Don Bosco : « Ne voyez-vous pas que tout le monde nous quitte ? ». Il me répondit : « Dieu n'a besoin de personne. C'est nous, ses pauvres créatures, qui devons lui être reconnaissants de nous avoir appelés ! Si nous ne le faisons pas, Dieu en appellera d'autres, qui écouteront mieux sa voix. Tu verras comment le Seigneur pourvoira pour réoccuper les places restées vacantes ! Regarde, je me souviens que lorsque, au début de l'Oratoire, j'ai été abandonné de tous, Dieu m'a fait voir l'église, la maison, les clercs, les prêtres… On me demandait : "Mais où sont-ils ?" Et je répondais : "Pour l'instant, ils ne sont pas encore là, mais je les vois. Si vous avez de la patience, vous verrez aussi toutes ces choses !" – "Mais ces clercs et ces prêtres, quel habit auront-ils ?" Je répondais : "Ils doivent avoir l'habit de la vertu". Cette réponse les convainquait que j'étais fou. Mais entre-temps, l'Oratoire est venu, l'église, les portiques, les clercs et les prêtres. Ne doute pas : nous surmonterons aussi cette difficulté ».

« Dieu veut encore beaucoup de moi, il faut que je fasse vite »

Quand Don Bosco commença le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin, l'un de nous lui dit : « Cher Don Bosco, avec toutes les dettes que l'Oratoire a, pourquoi en

faites-vous d'autres ? » Il répondit : « Que veux-tu ? Je sens qu'il me reste peu de temps à vivre, et Dieu veut encore tant de moi. Il faut que je fasse vite, je ne peux pas faire autrement ».

Tout ce qu'il entreprit fut l'œuvre de son grand amour pour le salut des âmes et pour la gloire du Seigneur.

« Don Bosco, s'il commence une œuvre, il la termine »

Nous étions tous d'avis que Don Bosco devait toujours réussir dans ses entreprises, car il était soutenu par la Providence de Dieu. Une fois, je me suis persuadé que même les gens de l'extérieur pensaient ainsi. Je me trouvais dans le tramway le long du Pô, en 1884 ou 1885. Une personne, regardant vers la colline, vit une église qui n'était pas encore terminée (et elle ne l'est toujours pas en 1894). Elle dit : « Qu'est-ce que ce bâtiment là-haut ? ». « Ce doit être une église ». – « Elle est peut-être de Don Bosco ? » Un autre répondit : « Certainement pas. Celui-là, s'il commence une œuvre, il la termine. Je vous assure que ce bâtiment ne doit pas être de Don Bosco ». *(C'était un sanctuaire commencé par le chanoine Ortalda, directeur de la Propagation de la Foi à Turin. La construction de ce sanctuaire fut interrompue par manque de fonds, et il resta inachevé pendant environ 80 ans).*

Pendant ce temps, le tramway nous avait amenés devant l'église de S. Giovanni Evangelista, et le même individu conclut en disant : « Celle-ci est de Don Bosco ! » Je n'ai pas connu cette personne qui parlait avec tant de précision de Don Bosco, qui, avec l'aide de la Providence, avait accompli tant d'œuvres.

Dans les dernières années de sa vie, Don Bosco attendait avec joie le courrier avec les lettres recommandées, qu'il appelait généralement « sa providence ». Content ensuite de ce qu'il recevait, même si ce n'était que cinq lires, il disait plusieurs fois : « Deo gratias ! Dieu soit loué ! Mieux vaut ça qu'un coup de poing dans l'œil, aussi fort soit-il ».

Les mulets et leurs conducteurs

Je me souviens qu'un jour, Don Bosco passait là où se trouve maintenant la cour *(à côté de la Basilique de Marie Auxiliatrice)*, et qui était alors une voie publique et une

écurie pour les mulets. Comme il évitait de s'approcher des animaux, il dit en souriant aux conducteurs : « Ma mère me recommandait de me tenir à l'écart de ceux qui ne se confessent pas ». Ceux-ci comprirent et répondirent : « C'est pour nous, Don Bosco. Vous voulez dire que nous sommes… ». « Chrétiens — interrompit Don Bosco —, mais avec peu de foi. Je vous attends, et je vous assure que vous serez contents ».

« Don Bosco a lu dans mon cœur »

C'était le soir, et j'étais agenouillé près de Don Bosco pour me confesser. J'étais angoissé par des questions de conscience, je ne savais pas comment m'exprimer avec Don Bosco en confession, et je me disais en moi-même : « Si Don Bosco, sans que je lui parle, me disait : "Va à la sainte Communion", je comprendrais que je dois mépriser toutes ces inquiétudes ». À peine avais-je eu cette pensée que Don Bosco m'appelle et me dit : « Demain, va tranquillement faire la sainte Communion ». Je voulus dire encore un mot, mais Don Bosco me répéta : « Ne t'inquiète de rien : va à la sainte Communion ». Et c'était précisément ce que j'avais pensé et désiré.

L'ancien élève

Pendant les 38 ans où j'ai eu la chance de l'avoir comme père, maître, directeur, j'ai toujours admiré chez Don Bosco la même ardeur pour le salut des âmes. Je ne peux pas oublier que la dernière fois qu'il est allé se promener, un ancien élève, ayant appris par les journaux que Don Bosco allait mal, a voulu le rencontrer. « Mon cher — lui dit Don Bosco — comment vont les choses ? ». « Couci-couça — répondit-il —, priez pour moi ». – « Et ton âme, comment va-t-elle ? » – « Je m'efforce d'être toujours un digne élève de Don Bosco ». – « Que Dieu te récompense, prie aussi pour moi. Je te recommande le salut de ton âme. Vis toujours en bon chrétien ». Et il le congédia en le bénissant.

Giovanni Battista FRANCESIA, prêtre salésien.

Ses témoignages sont contenus dans le manuscrit du procès ordinaire, copie publique, feuillets 1555-1771.